

Autour de ton cou

Titre original : *Tvoj sam*

Copyright © 2006 by Mirjana Bobić Mojsilović

Copyright © 2012 by Éditions Xenia

pour la traduction française

ISBN : 978-2-88892-125-7

Éditions Xenia

C. P. 395, 1800 Vevey, Suisse

www.editions-xenia.com

Informations, catalogue, commandes :

info@editions-xenia.com

Mirjana Bobić

Autour de ton cou

ROMAN

Traduit du serbe par Slobodan Despot
et Svetlana Milošević-Valenti

Préface de Slobodan Despot

Xenia

*Si tu veux un amant
Je ferai tout ce que tu me demandes
Et si tu veux un autre genre d'amour
Je porterai un masque pour toi
Si tu veux un partenaire
Prends ma main
Ou si tu veux me broyer dans ta colère
Me voici
Je suis ton homme...*

*Et si tu dois dormir
Un instant sur la route
Je prendrai le volant
Si tu veux arpenter seule la rue
Je disparaîtrai de ta vue
Si tu veux un père pour ton enfant
Ou juste marcher un instant avec moi
Sur le sable
Je suis ton homme...*

Leonard Cohen, *I'm Your Man.*

Préface

L'auteur de ce livre est une femme bardée de talents : peintre, journaliste, conférencière, animatrice de télévision et, bien entendu, romancière.

Face à ce phénomène, on comprend aisément l'envie qui accompagne comme une traîne ceux qui, non contents d'avoir reçu tous les dons, ont en plus l'art de les faire fructifier. Et nous voici d'emblée dans la peau du malheureux assistant Balaban, écrasé par la stature de son éminent mentor le professeur Dugi, et qui s'exclame : « Et en plus il écrit bien, le salaud ! » en découvrant le collier d'histoires qui va suivre.

Eh oui : non contente d'avoir été comblée par les fées, Mirjana Bobić possède un rare don d'écrivain, celui de savoir vivre et restituer mille existences différentes. En l'occurrence, et au milieu d'une guirlande de vies fantasmées, celles de deux hommes profondément opposés et pourtant reliés, au-delà de la mort, par les vices qui les ont dévorés : le ver de la jalousie et le serpent de l'envie.

Comme pour tempérer l'acuité de sa vision, jouant de la dérision comme d'une manière d'excuse, MBM — comme on l'appelle en Serbie — a pris l'habitude de dissimuler ses bijoux dans des écrans kitsch évoquant les séries latino-américaines et les romans à l'eau de rose. Cette roublardise explique en partie son succès de librairie.

rie dans son pays, comme Maigret fit la fortune de Simon par la filière du roman de gare.

Se prenant à son jeu, la romancière invite la peintre et agrémente ses couvertures avec ses propres tableaux, d'un expressionnisme bariolé jusqu'au criard, où le rimmel et le rouge suintent à grosses couches, tant par excès de maquillage qu'à cause des climats étouffants où elle situe ses scènes.

Autour de ton cou est l'un de ces univers qui s'avancent grimés et qui nous captivent comme une lettre qui ne nous était pas destinée. Je l'avais dans ma poche lors d'un vol Belgrade-Paris. Deux heures et demie : juste de quoi arriver à deux doigts de la chute bouleversante que l'on pressent sans pouvoir la deviner. Les hôtesses d'Air France durent expulser gentiment ce passager rivé à son siège par une lecture accaparante. Elles me demandèrent même le titre. Hélas : il était en serbe ! En voyant leur déception, je me dis, non sans surprise : voilà un livre à traduire !

Sur un premier plan, cette double mise en abyme autour de l'histoire d'un collier est un manuel illustré par l'exemple sur les vertus des pierres. Puis cette mosaïque nous compose le portrait multicolore d'une femme fatale et mystérieuse. Enfin la traînée de cette éblouissante comète féminine se dissipe tendant à l'homme, comme chez Proust, un cruel miroir de ses gouffres intérieurs, illustrant la thèse de Spinoza pour qui l'amour n'est qu'une affection « accompagnée de l'idée d'une cause extérieure ».

Je me souviens encore de la boule qui me serrait la gorge à Paris, alors qu'une simple curiosité littéraire m'avait fait ouvrir le roman à Belgrade. J'aimerais pouvoir oublier la trame et la chute de ce livre pour les

revivre encore une fois avec la même intensité. Mais comme le temps ne revient pas en arrière, je ne puis que souhaiter aux lecteurs francophones d'éprouver la même passion et le même déchirement.

Slobodan Despot

La faute à personne

A l'instant de sa mort, Stanislav Dugi était tout à fait seul, bien que des rumeurs de toutes sortes aient agité la ville par la suite. Car, outre qu'on l'avait retrouvé étendu sur le divan de son bureau, comme s'il s'était endormi, une pierre de couleur lie-de-vin gisait sur sa langue violacée, dans sa bouche entrouverte.

Le médecin légiste avait été convoqué par la police, et la police par un employé du service d'accompagnement à domicile qui venait tous les trois jours administrer à M. Dugi un traitement pour ses défaillances cardiaques. Or, sachant que ce dernier manifestait dernièrement un penchant pour la déprime, qu'il ne répondait plus à son téléphone depuis trois jours, qu'il ne lui avait pas ouvert la porte, et s'apercevant que ses lourds rideaux de brocart couleur d'ambre demeuraient clos depuis des jours, le jeune infirmier, se doutant avec raison que quelque chose était arrivé à son patient, avait appelé la police. Les agents forcèrent la porte, le jeune infirmier se couvrit la bouche en découvrant la puanteur indescriptible qui régnait dans le logis, et le légiste constata que l'alerte septuagénaire était décédé, vraisemblablement dans son sommeil, depuis quelques jours à tout le moins.

La porte d'entrée était soigneusement verrouillée, la clef se trouvait encore dans la serrure, et il n'y avait rien de suspect sur les lieux, quoi qu'on ait pu raconter par la suite.

Dans son vaste appartement, on n'entendait que le tic-tac de l'horloge murale. Le temps qui s'écoule, indifférent.

Une histoire s'était achevée, ne laissant derrière elle que des objets. De nombreux objets, que Stanislav Dugi avait collectionnés avec passion, toute sa vie.

Depuis qu'il avait perdu, quelques mois auparavant, son épouse bien-aimée, Višnja, c'était comme si Stanislav Dugi s'était éteint lui-même.

Les allégations laissant entendre qu'on l'avait assassiné à cause de sa fortune firent long feu lorsqu'on eut dressé l'inventaire de ses biens.

Il n'avait possédé que des meubles de style, quelques tapis somptueux, mais sales et élimés, des poignards de fer, des céramiques sans grande valeur, des biscuits — chiens, chats et ballerines —, qu'il avait manifestement collectionnés en amateur éclairé, un assortiment de cartes postales datant du début du XX^e siècle, ainsi qu'un jeu de cartes à jouer pornographiques, où des dames dodues aux grosses cuisses et en cheveux souriaient mélancoliquement, le genre de curiosités qu'il était de plus en plus difficile de trouver dans les brocantes et qui auraient pu allécher les amateurs : tels étaient, à l'exception de sa vaste bibliothèque, les avoirs complets du professeur Stanislav Dugi. Mais qui aurait pu s'y intéresser ?

Point de pièces d'or, de rutilants bijoux anciens ni de pécule, au grand dam de tout son voisinage, convaincu que le professeur devait être un homme riche, avec

son grand appartement à l'ancienne et ses meubles d'antiquaire.

Cependant, Stanislav Dugi n'avait admis que de rares visites dans son intérieur, même du vivant de sa femme ; depuis que celle-ci s'en était allée à jamais, il vivait pratiquement en reclus.

Du coup, l'on murmurait que ce professeur élégant et distingué devait bien cacher quelque chose, et que ce quelque chose devait certainement être un objet très précieux et très cher, à moins qu'il ne s'agisse d'un obscur secret.

Mais lorsque le légiste eut appliqué son sceau, lorsque les lourds rideaux de brocart couleur ambre furent tirés et que la lumière du jour inonda son appartement poussiéreux, on ne retrouva aucun de ces trésors qu'on évoquait à mi-voix.

Comme objets de valeur, on repéra encore, et l'on consigna soigneusement, deux services en argent, dont un orné de reliefs floraux, de fleurs de lys Art Nouveau, puis une crédence de style vieil allemand dans la salle à manger, une garniture de salon Empire dont le vernis criait restauration, quatre fauteuils de style incertain, deux bergères ornées d'un tissu façon Gobelins qui était de toute évidence fichu, quelques guéridons, des lampes de cuivre aux abat-jour de verre dépoli, en trois exemplaires, ainsi que deux lampes Gallée qui auraient pu atteindre une bonne cote aux enchères moyennant la présence de quelques connaisseurs. Ensuite, quelques tableaux — des paysages peints à l'huile sur toile, d'auteurs inconnus, quoique manifestement anciens, tellement ils étaient crasseux — ; trois miroirs de style de différentes tailles, tous dorés à la feuille, trois commodes et quatre tables de nuit ; une collection de

disques rock, pop et jazz, la véritable passion de Višnja ; une armoire emplies de jolies robes, de manteaux et de fourrures — de toute évidence, un héritage de sa jeune femme bien-aimée qui l'avait abandonné à jamais trois mois auparavant, ne léguant à ce paisible professeur de littérature, qui avait consacré toute sa vie à son épouse ainsi qu'à la recherche de beaux livres et de bonnes histoires, ni enfants, ni paix de l'âme, mais uniquement un collier bariolé.

La seule personne qu'il autorisait, ces derniers mois, à lui rendre de brèves visites — hormis l'infirmier qui venait lui administrer ses potions et lui livrer ses courses —, était son assistant de recherche à l'Institut pour la littérature, dont l'arrivée était généralement signalée aux voisins par le nuage de vapeurs éthyliques qui le suivait à la trace. Stanislav Dugi ayant été retrouvé mort, l'intellectuel quinquagénaire fut convoqué afin d'élucider certaines zones d'ombre.

Primo : que lui disait la pierre rouge trouvée dans la bouche du défunt ?

Secundo : qui avait rompu le collier qui s'était éparpillé sur le bureau du défunt ?

Tertio : que savait-il de la valeur de ces pierres ?

Enfin, quarto, on lui confiait le manuscrit écorné qui attendait sur le bureau du défunt, et sur lequel il était stipulé qu'il fallait le « remettre à l'assistant de recherche Balaban ». Le manuscrit était accompagné d'une lettre libellée « pour Balaban ».

Balaban, lui, fixait stupidement le cadavre de son patron, se dandinant insensiblement d'un pied sur l'autre.

L'inspecteur de police lui offrit une chaise pour s'asseoir et ordonna que l'on ouvre en grand toutes les fenêtres, car la présence de Balaban ne faisait qu'accroître l'odeur infecte de l'appartement.

Il empestait le tord-boyaux.

« Vous êtes bien Balaban, l'assistant de recherche ? » lui demanda l'inspecteur de police, remplissant son procès-verbal.

« Moi ? Euh, oui, plus exactement je suis écrivain », répondit Balaban, quelque peu offusqué.

« Peu importe », murmura l'inspecteur avant de lui tendre, sans un mot, l'enveloppe ouverte.

Balaban la fourra dans sa poche sans même y jeter un coup d'œil.

« Vous veniez souvent chez le professeur ? »

— Oui, je lui apportais des livres.

— Poursuivez, je note. »

Fourchant de la langue, Balaban lui raconta que, ces derniers temps, il lui apportait des livres traitant de pierres précieuses et semi-précieuses, car le vieux professeur, pour une raison qui ne lui était pas connue, s'était adonné avec passion à l'étude du symbolisme et des propriétés des pierres, surtout de celles faisant partie du collier qui avait été rompu. Lequel appartenait à feu l'épouse du défunt.

Balaban expliqua qu'il s'agissait du collier que le professeur lui avait montré, et sur lequel il écrivait un livre. Il ne pouvait préciser de quel genre de livre il s'agissait.

« Donc, la pierre retrouvée dans sa bouche provenait du collier ? » demanda le policier.

Balaban répondit que c'était fort probable, car, pour ce qu'il en savait, il devait s'agir d'un grenat.

Il s'interrompit un instant, comme épouvanté. Il déglutit avant de poursuivre.

Il ajouta que la pierre devait sans doute faire partie du collier et que c'est vraisemblablement à cause d'elle que le professeur l'avait rompu. Afin de pouvoir se la fourrer dans la bouche.

« Et vous-même, vous vous y connaissez dans le cours des pierres ? », demanda le policier en dressant un sourcil.

Balaban fit non de la tête.

« Je ne pense pas que ce collier ait un prix, sinon, bien entendu, une valeur symbolique. »

Le policier esquissa un rictus comme pour lui demander « quelle valeur ? », mais il se retint.

« Nous allons emporter le collier et vous, prenez le manuscrit. Si vous apprenez quelque chose, contactez-nous, encore que toute l'affaire me paraisse claire comme le jour », dit l'inspecteur en fourrant sa carte dans la poche du veston de Balaban.

« Nous allons retrouver la parentèle », ajouta-t-il en le raccompagnant.

Balaban se retourna une dernière fois en passant la porte, titubant, l'air coupable, et il sortit.

Lorsqu'il quitta l'appartement du professeur, le médecin légiste, l'infirmier et l'inspecteur de police sortirent à tout jamais de cette histoire.

La dernière volonté

Cher collègue Balaban,

Je ne me sens pas très bien ce soir, aussi je vais me coucher plus tôt.

Pour le cas où mon âme voudrait prendre congé de son corps épuisé cette nuit déjà, avant que je puisse vous revoir, j'aimerais vous demander une chose.

Que vous mettiez en ordre cette histoire de pierres.

Que vous donniez des titres aux chapitres.

J'ai toujours pensé que vous aviez le talent pour le faire.

Je vous délègue également, en toute confiance, le soin d'y trouver un titre général.

J'ai déjà pris mes dispositions afin que les éditions Liber publient cet ouvrage dont le genre, ainsi que vous le verrez par vous-même, se rapproche plutôt du recueil de nouvelles, encore que selon les critères actuels, on pourrait aisément le traiter comme un roman, ce qui, en fin de compte, n'importe plus guère.

Nous vivons des temps modernes pour lesquels, semble-t-il, je ne possède pas de « ticket ». Ceci surtout parce que je sens déjà « battre les ailes de l'ange de la mort », si bien que je n'ai plus le loisir de définir le genre de ce texte, que je doute du reste de jamais voir imprimé.

Quoique j'aie cru toute ma vie qu'il y avait bien trop de littérature en ce monde pour que j'y ajoute mon propre grain

de sel, ma souffrance et ma solitude profondes, dues à des circonstances qui vous sont connues, m'ont contraint à réviser ma position de principe.

Et puis, les pierres m'ont inspiré, aussi ai-je laissé mon imagination galoper la bride sur le cou.

Voilà, vous avez devant vous ma première œuvre littéraire. Traitez-la avec indulgence.

Fort de la confiance humaine et professionnelle que j'ai en vous, je vous abandonne mon « bébé » que vous allez, en toute conscience, présenter aux lecteurs.

Sachant que vous aussi écrivez, et sachant que nous aimons tous — ainsi que je l'ai fait toute ma vie — intervenir sur les écrits des autres, je vous prie instamment de vous abstenir de toute réécriture et de tout ajout à mon texte d'auteur, à moins que vous trouviez çà et là un mot susceptible de sonner trop archaïque aux oreilles du lecteur d'aujourd'hui.

Veillez, mon cher, à ce que la page 7 comporte la dédicace suivante : « A celle qui ne m'a pas entendu ».

Je vous prie également d'y inclure un avertissement stipulant que ce livre est entièrement le fruit de l'imagination de son auteur, qu'aucun de ses personnages n'est imité d'une personne réelle, enfin que toute ressemblance avec des individus ou des événements ayant existé est fortuite, ceci afin que nul ne m'en veuille après coup.

Je souhaite que vous parliez de ce livre lorsqu'il sera paru, espérant que cela ne vous soit pas une corvée mais un plaisir.

En somme, ce sera l'ultime service que vous rendrez à votre professeur, qui vous a toujours eu en affection.

Je sens que mon temps s'écoule et que je n'ai pas réussi à faire tout ce que je voulais.

Peut-être ne serait-il pas mauvais — comprenez ceci comme une simple suggestion, et non comme un ordre — que vous acheviez l'histoire de l'améthyste, si cela vous inspire, bien entendu, car moi-même, tout simplement, j'en aurai pas eu le temps.

Il me semble que mon temps est révolu.

Si vous ne vous retrouvez pas dans cette histoire, dans cette pierre, si elle ne vous inspire pas, vous pouvez sans autre l'exclure du manuscrit.

Il ne me restait que ce seul chapitre à traiter dans mon collier de récits.

Je souhaite enfin que la présente lettre soit imprimée dans le livre en guise de postface.

A présent, je vais me coucher.

Si ce que je ressens est bien ce que je pressens, vous me trouverez avec un grenat dans la bouche.

Lorsque vous aurez lu le manuscrit, vous saurez pourquoi.

Respectueusement,

*Professeur Stanislav Dugi
Le fil de son collier*

LA PREMIÈRE CANETTE

Lorsqu'il eut fini de lire la lettre du professeur, Balaban sentit ses mains se mettre à trembler.

Pour Dieu sait quelle raison, il était ébranlé. Il frissonnait. Il prit une canette de bière glacée dans le frigo.

« La salope en voulait davantage », dit-il en secouant la tête.

« Toutes les salopes, en réalité, en veulent davantage. Transformer leur propre vie en histoire. Que leurs humeurs, leurs regards voilés, leurs couches de rouge à lèvres, leurs parfums soigneusement choisis, leurs dentelles, que tout cela devienne littérature.

Chaque salope est un recueil de nouvelles sur pattes », marmonnait-il à mi-voix.

Balaban décapsula la canette.

La mousse se mit à déborder : il la lécha, ravagé, agité, puis il s'appuya une bonne rasade.

Il promena un regard circulaire sur sa tanière dévastée, encombrée de livres, de canettes de bière vides, de cendriers où pouaient des mégots vieux de plusieurs jours.

Il regarda par la fenêtre. La nuit tombait sur Belgrade.

Il se rencogna dans son fauteuil et alluma l'abat-jour.

Il rota discrètement puis il ouvrit le manuscrit.

Le collier de Léontine

Le vieux professeur Cornelius Berri était assis et pleurait.

Sa jeune, sa belle, sa bien-aimée épouse, Léontine, s'était endormie dans le Seigneur, ne laissant à ce paisible professeur de littérature, qui avait consacré toute sa vie à son épouse ainsi qu'à la quête de beaux livres et de bonnes histoires, ni enfants, ni paix de l'âme, mais uniquement un collier bariolé.

Le collier était composé de pierres multicolores, et Léontine ne l'ôtait jamais, sauf lorsqu'ils faisaient l'amour ou qu'elle se rendait aux cabinets. Alors, elle le retirait et le serrait dans une pochette de toile.

Elle aimait son collier par-dessus tout ; c'était son autre moi, physique et spirituel. Cornelius, durant les longues années de leur mariage, et non sans un grain d'amertume au cœur, avait dû se plier au refus de sa Léontine bien-aimée de lui dire d'où elle tenait le collier et pourquoi il lui était si important.

Elle lui avait dit une fois que son père, qui à l'époque de sa naissance était un petit fonctionnaire de consulat à Salonique, lui avait offert ce collier pour ses cinq ans, que c'était juste avant qu'ils déménagent à Skoplje, et que ce collier la reliait à la Grèce, la terre qui l'avait vue naître.

Une autre fois, il l'avait entendue raconter à une amie que le collier lui avait été offert par une Tzigane qui lui avait dit sa bonne aventure alors qu'elle était encore une toute jeune fille, et que cette Tzigane aux yeux de cuivre, qui avait sonné à la porte de la maison parentale en quête de chiffons, avait ôté l'ornement de son cou en échange de deux paires de souliers de son père, lui garantissant que ce collier la protégerait de tout mal.

Puis il demeura stupéfait la fois où, sans ciller, elle voulut persuader quelqu'un que le collier était constitué de pierres du plastron d'Aaron, que chacune représentait une tribu d'Israël, et que si nul ne connaissait le recensement exact des douze pierres, elle le connaissait, elle. Elle affirma aussi à l'occasion qu'elle l'avait reçu d'un marin fou au Pirée, ensuite de quoi, oubliant sa version précédente, elle assura Cornelius lui avoir dit que le collier venait des Indes, ayant voyagé de main en main pendant cent ans, et qu'il avait des propriétés curatives.

Le fait était que Cornelius ne parvenait jamais à se rappeler avec précision quand Léontine avait commencé à porter ce collier.

Elle le persuadait qu'il ornait déjà son cou lorsqu'ils s'étaient connus, mais il aurait pu parier tout ce qu'il vous plaisait que lors de leur première rencontre, Léontine portait un collier de perles, et non celui qui semblait désormais l'axe même autour duquel tournait toute sa silencieuse existence.

Il avait soupçonné sa vie durant que Léontine, qui était une femme merveilleuse mais quelquefois excentrique, s'était procuré le collier au cours d'un voyage qu'ils avaient entrepris en commun durant leur première année de mariage, la fois où, sur la terrasse d'un hôtel de Lignano, collée à son cavalier comme une huître à

son rocher, elle s'était lancée dans une danse endiablée avec un avantageux « capitaine » à la peau couleur olive et aux moustaches noires d'ébène, qui avait une allure et un maintien tels que même les messieurs, dont Cornelius lui-même, et non seulement les dames présentes, se retournaient sur lui avec admiration, comme s'ils contemplaient un coucher de soleil.

Sa vie durant, Cornelius avait soupçonné que ce numéro qui lui avait été très désagréable, et même insoutenable, avait été suivi d'un flirt entre les deux danseurs et que le collier était un gage de faveur du « capitaine », son message d'amour adressé à Léontine. Mais il n'osait rien dire, rien demander, car la littérature lui enseignait que la jalousie ne menait nulle part et que les maris jaloux n'avaient aucune chance.

Aussi s'était-il contenté d'avalé une couleuvre.

Bien qu'entièrement absorbé dans ses livres, Cornelius n'était pas idiot: il ne pouvait ne pas voir que Léontine n'avait commencé de porter ce collier que quelques mois plus tard, à leur retour chez eux.

Quelquefois même, il s'abandonnait à la pensée démente que le « capitaine » et Léontine se connaissaient peut-être d'auparavant, il en était même par moments tout à fait convaincu, d'autant qu'il avait vu de ses propres yeux comment le capitaine s'était incliné pour l'inviter à danser et comment elle, sans ciller, avait fait oui de la tête, comme quelqu'un qui retrouve une relation ancienne et complice. Mais il n'avait personne avec qui partager ses soupçons, et s'il interrogeait Léontine à ce sujet, il craignait qu'elle ne le déclarât fou de jalousie, ensuite de quoi elle l'eût probablement quitté.

Or la vie sans elle n'aurait eu aucun sens.

Ce qui lui était le plus douloureux, c'était qu'il ne devait en aucun cas toucher ce collier. Lorsqu'il l'effleurait, Léontine courait aussitôt le laver à grande eau.

« Je dois laver l'énergie qui s'est déposée sur lui, je dois le purifier, les cristaux c'est de l'énergie pure, ils ont de la mémoire, ne te fâche pas chéri », lui disait-elle en posant une paume sur sa poitrine pour le protéger.

Et puis, chaque mois de mai, Léontine prenait sa semaine d'absence.

« Mes vacances annuelles, chéri, j'y ai droit », disait-elle tout en faisant ses valises pour partir à la mer, aux bains, à la montagne, au lac, ne laissant pas le moindre interstice où son taciturne mari aurait pu glisser la question de savoir pourquoi elle y allait sans lui et ce qu'elle allait y faire seule.

A son retour, elle avait toujours l'esprit extraordinairement gai et câlin, au point que le cœur de Cornelius en fondait d'aise, si bien qu'avec le temps, il avait fini par comprendre que ce petit caprice, en réalité, ne faisait que pimenter leur mariage.

Lorsqu'elle avait accepté de l'épouser, cela avait été son unique condition : d'avoir sa part de liberté, qu'elle lui offrait également en retour. De pouvoir, une fois l'an, au printemps, voyager seule. Le professeur avait le choix : soit d'accepter cela, soit de se résoudre à ne plus jamais la revoir.

Il soignait son démon du soupçon et de la jalousie par les livres. Il lisait sans cesse, il lisait tout ce qui lui tombait sous la main, et sa vie avec Léontine, bien que troublée par l'ombre ténébreuse des cailloux qui tintinnabulaient dans son décolleté, était tout de même heureuse. Car elle était avec lui, elle revenait toujours.

« Qu'est-ce qu'une semaine au regard d'une année entière ? » se consolait-il. « Si elle ne m'aimait pas, elle ne serait pas avec moi. »

A mesure que le temps passait, Cornelius Berri avait fini par croire lui-même que les pierres n'étaient pas qu'un ornement, mais que chacune d'elles, comme le disait sa Léontine bien-aimée, avait son énergie propre, sa mémoire et son histoire.

Mais quelle histoire ? Il n'en savait rien.

Et c'était justement cela, il le savait, qui faisait le sel de sa vie.

Parfois le professeur avait l'impression que le collier de Léontine s'était rallongé ou raccourci, que les pierres changeaient de couleur, qu'elles étaient différentes, et que chaque année, suivant une règle qui lui était propre, Léontine le recomposait.

Lorsqu'il lui demandait si le collier était différent, ou plus riche, Léontine, avec une certaine mélancolie dans la voix, lui répondait que ce n'était que son impression.

Pourtant, il n'était pas fou : il savait compter. Au départ, elle avait peut-être vraiment eu douze pierres, mais il aurait pu jurer sur n'importe quoi au monde que l'année suivante, après cette vilaine danse avec le « capitaine », elle en avait treize, qu'une année elle en avait eu jusqu'à dix-sept, et toujours différemment disposées. Mais il ne servait à rien de discuter.

Elle avait vingt ans de moins que lui, et c'était une beauté comme on en rencontre rarement. Elle était son étudiante. C'est ainsi qu'ils s'étaient connus, ainsi qu'ils s'étaient mariés.

Cornelius était si épris d'elle qu'il n'y avait rien au monde qu'il ne pût faire, assumer ou avaler pour le seul plaisir de la voir marcher, faire claquer ses sabots

dans la maison, fourrer la serviette à vaisselle dans la poche arrière de son jean, entrer dans la chambre où il travaillait, les cheveux mouillés, simplement roulée dans un linge, allumer une cigarette et se mettre à chantonner, prendre sa douche et faire sa toilette avant une sortie.

Sa vie durant, il s'était demandé comment il avait pu mériter l'immense bonheur d'être, à côté de tant d'hommes beaux, jeunes ou riches, celui qui avait obtenu sa main, son temps et son attachement.

Pour ce qui était de son cœur à elle, il y avait longtemps qu'il ne savait plus si elle l'aimait vraiment, ni à quel degré, ni quelle était la nature de cet étrange amour lové en elle, mais il savait quelque part, dans le fond de son cœur, que le fait de la laisser être telle qu'en elle-même, gâtée, capricieuse et libre, était son plus grand bonheur en même temps que sa plus grande souffrance.

En un peu moins de trente ans de vie commune, à la vérité, il n'avait rien eu à redire sur elle. La maison était plus ou moins tenue, ses chemises étaient malgré tout repassées, elle aimait cuisiner, lire et parler des livres avec lui, elle avait même des observations fort lucides, et le professeur jouissait secrètement de son rôle de Pygmalion ; elle aimait sortir avec lui et lui témoignait toujours le respect qui lui était dû, et lorsqu'il travaillait ou qu'il lisait, elle baissait la musique, cessait de danser, s'effaçait comme une ombre.

Il lui suffisait de lever le regard pour qu'elle crachât son chewing-gum. C'était la seule chose qui l'irritait chez elle. Le fait qu'elle aimait à se comporter comme une jeune fille, comme à l'époque où ils s'étaient connus, et ce même une fois entrée dans l'âge mûr.

Leurs nuits étaient quelquefois tout à fait tranquilles et fraternelles, et quelquefois, surtout dans les premières

années, Léontine se jetait sur lui avec une passion qui l’effrayait. Et quelquefois aussi, des mois durant, elle ne le laissait pas approcher. Pas même lui passer le bras autour de la taille. Léontine était la maîtresse absolue de ses plaisirs, et Cornelius était si reconnaissant de ces instants, si rares qu’ils fussent, qu’il ne demandait jamais rien. Il l’autorisait à le prendre ou à le rejeter selon ses envies.

Il n’avait jamais très bien compris son épouse, mais il n’osait lui poser aucune question intime, de peur que, capricieuse comme elle était, elle l’abandonnât à jamais.

Bien qu’il fit tout son possible pour faire son bonheur, il n’avait jamais su bien déterminer si elle était heureuse ou profondément malheureuse avec lui.

Ils ne pouvaient avoir d’enfants, et Cornelius s’en sentait coupable. Elle lui avait expliqué que, pour cette raison-là aussi, pour ne pas s’en affliger outre mesure, elle devait avoir ses «vacances». Chaque année.

Et qu’elle le respecterait toujours, lui, Cornelius.

« Ne t’en fais pas, Professeur, j’apprends tout de toi », disait-elle, et lui se pâmait de bonheur lorsqu’elle lui donnait du « Professeur » : c’était le surnom qui éveillait les sentiments les plus profonds, les plus délicieux.

Elle disait qu’elle aimait son calme, son intelligence et les merveilleuses histoires qu’il lui racontait. Et qu’elle l’aimerait encore plus si lui, qui lisait tout le temps, écrivait quelque chose juste pour elle.

Mais le professeur Berri était un homme extrêmement raisonnable et critique. Il croyait sincèrement qu’après les Shakespeare, les Dostoïevski, les Gide, Céline, Hemingway, Boulgakov, Steinbeck, Truman Capote, Canetti, Marquez, Borges, Mishima et tant d’autres grands, lui et tous ces séides qui « affluent de

tous côtés avec leurs œuvrettes » n'avaient rien à faire en littérature.

Et lorsqu'il songeait seulement à tous les livres qu'il n'aurait jamais le temps de lire et d'étudier, les larmes lui montaient aux yeux, toutes seules.

Pourtant, il écrivait pour elle. Il savait que cela lui importait.

Il lui dédiait tous ses travaux de recherche. Il avait fait débiter tant d'études sur la littérature contemporaine par cette dédicace : « Pour L », et Léontine, en guise de récompense, le serrait toujours très fort. C'étaient pour lui des moments inoubliables qui justifiaient toutes les privations, et dont le souvenir diluait tout le vinaigre des moments où elle ne l'aimait pas, où elle l'abandonnait pour jouir de ses « vacances » bien méritées.

Et c'est ainsi, selon ce code non écrit, que s'écoula leur vie.

Lorsqu'elle tomba malade, on put croire Cornelius encore plus atteint qu'elle. En sortant de sa chambre, il allait pleurer à la bibliothèque, comme un enfant, tandis que Léontine, les yeux clos, un sourire à peine perceptible flottant au coin de ses lèvres pâles, avait l'air de se repasser en boucle les plus beaux moments de sa vie.

Dans ces moments-là, elle égrenait son collier de pierres semi-précieuses comme un chapelet.

Cornelius savait alors à quoi elle pensait, quels films elle revoyait, et il s'en voulait de se demander égoïstement, même dans ces moments tragiques, s'il y avait une place pour lui dans ses souvenirs.

A son dernier jour, toute fanée par la maladie qui la détruisait à une vitesse incroyable, Léontine, les yeux clos et souriant légèrement, avait fait défiler ses pierres entre ses doigts, puis, sentant que Cornelius l'observait,

elle ouvrit ses yeux fatigués et le dévisagea. Dans ce regard, Cornelius put lire comme de la gratitude d'avoir enfin le droit de partir en «vacances» à tout jamais, avec ses pensées, ses mystères et ses souvenirs.

Ce fut alors que Cornelius rassembla son courage à deux mains et l'interrogea pour la première fois :

«Léontine, mon amour, dis-moi à présent, pour l'amour de Dieu : quelle pierre suis-je, moi ?

— Oh, mon chéri », répondit Léontine tout bas, si bas que Cornelius dut encore se rapprocher de son pâle visage pour mieux entendre, «je savais que tu me le demanderais. »

Puis elle referma les yeux et soupira bruyamment.

Cornelius fut tétanisé par la peur : elle allait partir pour toujours, et il n'en saurait jamais rien.

Mais elle rouvrit les yeux.

«Aucun de ces cailloux », prononça-t-elle avec un effort évident.

«Toi, tu n'es pas une pierre. Toi, mon chéri, tu es le fil qui les rassemble », murmura-t-elle avant de soupirer profondément.

Il lui sembla qu'elle voulait ajouter quelque chose, mais elle s'interrompit. Puis elle s'endormit à tout jamais.

Elle avait cinquante ans.

Cornelius s'effondra au pied de son lit, inondé de larmes.

«Tout est fini maintenant », pensa-t-il, et il la tint longuement par sa main osseuse, fixant le désert infini qui s'étendait devant lui. Brisé par la tristesse, il la couvrait de baisers et la retournait, maigre et sans vie.

En même temps, une vague de rage impuissante submergea sa bonne âme.

Il se sentit honteux et profondément trahi : il savait que chacune des pierres figurait l'un de ses amants, l'un de ses secrets romantiques qu'elle enfilait l'un après l'autre, sans qu'aucun de ces bijoux bleus, verts, blancs ou jaunes ne lui fût dévolu, à lui.

Il se mit à pleurer encore plus fort, encore plus inconsolable.

A présent, tout était terminé, son ultime espoir était dissipé, envolé, tandis que, pour la première fois, son orgueil de mâle dressait brusquement la tête au moment où elle n'était plus, et où il pouvait la toucher, elle et son maudit collier, tant qu'il lui plaisait.

Alors il ôta le collier de son cou et ressentit pour la première fois de sa vie le contact agréable et froid des pierres sur sa paume.

Les pierres étaient grosses comme des grains de raisin, et multicolores. Bien qu'il ne s'y entendît guère, il reconnut immédiatement le grenat, et se mit à le fixer stupidement.

Soudain, c'était comme si son cerveau s'était vidé. Il n'avait plus la moindre pensée. Il fixait des pierres.

Et alors, pendant qu'il observait les reflets colorés des cailloux dans sa paume, et qu'il écoutait leur agréable tintement, il réentendit comme un avertissement ses dernières paroles.

« Toi, mon chéri, tu es le fil qui les rassemble. »

Et il se consola.

Il se sentit aussitôt envahi par le plus pur de tous les amours qu'il avait éprouvés pour Léontine. Exaltant et altier, troublant et totalement neuf : car le professeur Berri, dans cette parole ultime de Léontine, reconnut non seulement la vérité sur son mariage, sa vie et sa mission sur cette terre, mais encore une sorte de haïku,